

1

Je n'aime pas mon nom, mais cela n'a aucune importance, de toute façon quand on m'appelle je ne réponds pas, car il me faut toujours vérifier que c'est bien à moi que l'on s'adresse. Je suis en permanence étonnée qu'il n'en soit pas autrement... Je cultive un tel sentiment d'insignifiance que je me surprends toujours de l'intérêt que l'on peut me porter. Il y a un terrible décalage entre l'image que je donne et ce que je suis réellement. Mais n'est-ce pas le cas de tout le monde ? Personne n'est aussi beau ni aussi laid qu'il l'imagine, les trois quarts du temps on se trompe de cible. La réalité est insupportable, on ne fait que lui substituer des mensonges acceptables.

Depuis une heure, je suis complètement, absolument, entièrement seule. Aucun être humain ne respire dans cette demeure, et les rares mouvements ici, sont le fait des animaux. Je suis si loin de tout, que j'ai oublié ce tout. Une mouche se saoule de soleil, brûlant ses ailes à peine dépliées, tout juste sèches, mais la nuit, qui est froide encore la tuera certainement. Je n'aime pas mon nom, mais cela n'a plus aucune importance, plus personne ne m'appellera, et je n'aurai plus à vérifier si c'est bien à moi que

l'on s'adresse, car je serai seule ici, dans cette maison, jusqu'au moment où enfin la mort viendra.

La bâtisse est enrochée de granit blanchi par le soleil, usé par le vent et la pluie. Les pierres de la base en sont petites et irrégulières, comme le sont celles des demeures très anciennes, le premier étage est plus récent. J'aime à imaginer l'histoire d'un Alceste,¹ chargeant sur sa mule son nécessaire viatique et décidant de vivre définitivement près des Dieux, la construisant de ses mains. Mais elle est trop grande pour un homme seul. Bien qu'elle se perche très haut, elle ne domine aucun précipice, ne surplombe aucune vallée profonde, se cachant simplement dans la courbe molle d'un plateau. Elle est mienne, parce qu'on m'en a fait cadeau.

J'ai dressé il y a quelque temps une longue liste, prenant mon temps, perdant mon temps, cela n'avait pas d'importance, j'ai beaucoup de temps maintenant. Il m'a fallu choisir : parfois cela a été souffrance, d'autres délivrance, nous sommes possédés de ce que nous possédons et ce à quoi on s'attache, en dit sur nous autant que ce qu'on abandonne. Ensuite, des hommes sont venus, ont chargé ces

1 - Personnage principal du « Misanthrope » de Molière

objets, ces denrées, d'autres m'ont précédée pour rendre ce lieu habitable, il ne l'était plus guère, puis, quand enfin ils sont partis, quand le silence est retombé, je me suis penchée à la fenêtre, et aussi loin que mon regard ait porté, je n'ai plus vu quiconque.

Mon premier sentiment a été une incommensurable tristesse. Un désarroi, un trouble, une panique, un affolement... J'ai été lâche, je me suis apitoyée sur moi-même, noyée dans mes débordements pathétiques. C'est si triste, quelqu'un de seul. J'étais si triste d'être cette personne.

Au sommet du col, là où les nuages font des écharpes aux pics rocheux, des oiseaux noirs volent lentement. Au sol un minuscule animal poursuit ses dérisoires occupations sans savoir que dans quelques instants la mort va fondre sur lui, des crocs acérés vont le saisir, le déchirer, mettre son corps en morceau, il va souffrir, mourir. La peur n'éloigne pas le danger, elle protège de la vérité. J'ai peur de l'ennui, je crains cette suite d'heures sans tâche, sans devoir, sans responsabilité qui se dresse devant moi comme une muraille hostile et désordonnée. Me voilà à présent l'ultime sentinelle du

château, le dernier veilleur debout², ou peut-être Drogo, faisant les cent pas sur le mur d'enceinte.³ Le temps est un trésor, c'est une maladie mortelle de le réaliser. Quand on commence à l'entendre s'écouler, on devient fou.

Tout ce temps, celui qui s'étend devant moi et qui ne servira plus à rien d'autre qu'à s'égrener en levers et couchers de soleil, enrroulements, déroulements, délitements de nuages... Tout ce temps s'est mis à peser sur mes épaules et à m'étouffer. La vie, la vraie vie allait continuer ailleurs, tandis que la mienne s'arrêtait là. Ma décision me semble brutalement absurde, aussi orgueilleuse et vaine que celle de ces recluses moyenâgeuses, faisant murer la porte de la pièce où elles s'enfermaient, mourant pour le salut des hommes.

Sauf que je me fous de l'âme des hommes et de leur salut, je n'ai pas décidé de mon sacrifice, il est aussi inévitablement programmé que celui Iphigénie et, comme elle, je n'ai appris la nouvelle que quand les dieux avaient préparé l'autel. Dès l'instant où mon arrêt de mort est tombé, ce qui me restait de vie n'était plus

2 - Allusion à la scène dite « des veilleurs endormis » de « Tête d'or » de Claudel qui opposent ceux qui veillent et l'homme décadent couché, de Nietzsche

3 - « Le désert des tartares » D. Buzzati ou Drogo attend l'invasion des Tartares mais le jour où elle se produit, il est trop malade pour y participer.

qu'une parenthèse entachée de nullité. À moi l'heure des bilans, des réminiscences, des convocations de souvenirs, des remords et de regrets, je n'avais plus d'avenir, demain était veuf. Avec la même clarté, la même évidence, la même force que la peur m'était venue une minute auparavant, elle avait reflué, car à l'évidence je n'avais d'autre choix possible. Ou tout simplement était-il temps d'assumer.